

**Erckmann-Chatrian**

**LE TRÉSOR DU VIEUX  
SEIGNEUR**

**Illustrations : Léon Benett  
Contes du bord du Rhin**

**1862**

*édité par la  
bibliothèque numérique romande  
[ebooks-bnr.com](http://ebooks-bnr.com)*



---

## Table des matières

---

<b>LE TRÉSOR DU VIEUX SEIGNEUR.....</b>	<b>3</b>
<b>Ce livre numérique.....</b>	<b>71</b>

# LE TRÉSOR DU VIEUX SEIGNEUR

Une nuit du mois de septembre 1828, le digne et respectable libraire Furbach, de la rue Neuhauser, à Munich, s'éveilla tout étonné d'entendre marcher dans la mansarde au-dessus de sa chambre : on allait, on venait, on se lamentait ; une des lucarnes en tabatière de la mansarde s'ouvrit, et de longs soupirs s'exhalèrent dans le silence.

En ce moment, la chapelle des jésuites sonnait une heure, et sous la chambre de M. Furbach, les chevaux piétinaient dans leur écurie.

La mansarde était occupée par le cocher Nicklausse, un grand gaillard du Pitcherland, sec, nerveux, fort habile à conduire les chevaux, ayant même fait quelques études au séminaire de Marienthal ; mais d'un esprit simple et superstitieux, à ce point qu'il portait une petite croix de bronze sous sa chemise et la baisait matin et soir, quoiqu'il eût passé trente ans.

M. Furbach prêta l'oreille ; au bout de quelques secondes la lucarne se referma, les pas cessèrent, le lit du cocher cria, enfin tout se tut.

« Allons, se dit le vieux libraire, c'est aujourd'hui pleine lune ; Nicklausse se frappe la poitrine ; il gémit sur ses péchés, le pauvre diable ! »

Et sans s'inquiéter davantage de ces choses, s'étant retourné, bientôt il s'endormit.

Le lendemain, vers sept heures, M. Furbach, les pieds dans ses pantoufles, déjeunait tranquillement avant de descendre à son magasin, lorsque deux petits coups retentirent à sa porte.

« Entrez ! » dit-il tout surpris d'une visite si matinale.

La porte s'ouvrit, et Nicklausse parut en blouse grise, coiffé du large feutre montagnard, et le gros bâton de cormier au poing, tel qu'il s'était présenté jadis en arrivant de son village. Il était pâle.

« Monsieur Furbach, dit-il, je viens vous demander mon congé ; grâce au ciel, je vais enfin être à mon aise et pouvoir aider ma grand'mère Orchel, de Vangebourg.

— Auriez-vous fait un héritage ? lui demanda le vieux libraire.

— Non, Monsieur Furbach, j'ai fait un rêve : j'ai rêvé d'un trésor, entre minuit et une heure, et je vais mettre la main dessus. »

Le brave garçon parlait avec une telle assurance, que M. Furbach demeura confondu.

« Comment, vous avez fait un rêve ? dit-il.

— Oui, Monsieur, j'ai vu le trésor comme je vous vois, au fond d'une cave très basse, dans un vieux château. Il y avait un seigneur couché dessus, les mains jointes, un gros pot de fer sur la tête.

— Mais où cela, Nicklausse ?

— Ah ! je n'en sais rien. Je vais d'abord chercher le château ; je trouverai bien ensuite la cave et les écus : des pièces d'or plein un cercueil de six pieds ; il me semble les voir. »

Les yeux de Nicklausse se prirent à briller d'une façon étrange.

« Voyons, mon pauvre Nicklausse, voyons ! s'écria le vieux Furbach, soyons raisonnable. Asseyez-vous. Un rêve... c'est bien, c'est très bien ; du temps de Joseph, je ne dis pas, les rêves signifiaient quelque chose ; mais aujourd'hui, c'est bien différent. Tout le monde rêve ; moi-même j'ai rêvé cent fois de trésor, et malheureusement je n'en ai jamais trouvé. Réfléchissez, vous allez quitter une bonne place, pour courir après un château qui n'existe peut-être pas.

— Je l'ai vu, dit le cocher, c'est un grand château qui tombe en ruine ; il y a au-dessous un village, un grand escalier en coquille, une église très vieille ; beaucoup de gens demeurent encore dans ce pays, une grande rivière passe auprès.

— Bon ! tout cela vous l'avez rêvé, je le crois, dit M. Furbach en haussant les épaules.

Puis, au bout d'un instant, voulant ramener cet homme au bon sens, par un moyen quelconque :

« Et votre cave, comment était-elle ? demanda-t-il.

— Elle ressemblait à un four.

— Et vous y êtes descendu sans doute avec une lumière.

— Non, Monsieur.

— Mais alors, comment avez-vous pu voir le cercueil, le chevalier et les pièces d'or ?

— Ils étaient éclairés par un rayon de la lune.

— Allons donc !... est-ce que la lune brille dans une cave ? Vous voyez bien que votre rêve n'a pas le sens commun. »

Nicklausse commençait à se fâcher ; cependant il se contint et dit :

**« Je l'ai vu, tout le reste ne me regarde pas. Et quant au chevalier, tenez, le voilà, s'écria-t-il en ouvrant sa blouse, le voilà ! »**

**En même temps, il tirait de sa poitrine la petite croix de bronze suspendue par un ruban, et la déposait sur la table d'un air d'extase.**



**M. Furbach, grand amateur de médailles et d'antiquités, fut surpris du travail bizarre et vraiment précieux de cette relique. Il la prit, l'examina, et reconnut qu'elle remontait au XII<sup>e</sup> siècle. Au lieu de l'effigie du Christ, saillait en relief, sur la branche du milieu, celle d'un chevalier, les mains**

jointes dans l'attitude de la prière. Du reste, aucun millésime n'en précisait la date.

Nicklausse, pendant cet examen, suivait les moindres gestes du libraire avec inquiétude.

« C'est fort beau, reprit M. Furbach ; je ne serais même pas étonné qu'à force de regarder cette jolie relique, vous n'ayez fini par vous figurer un chevalier étendu sur un trésor : mais croyez-moi, mon garçon, le véritable trésor qu'il faut rechercher est celui de la croix le reste ne vaut pas la peine qu'on en parle. »

Nicklausse ne répondit pas ; seulement, après avoir passé le cordon à son cou, il dit :

« Je pars, la sainte Vierge m'éclaire !... Quand le Seigneur nous veut du bien, il faut en profiter. Vous m'avez toujours bien traité, monsieur Furbach, c'est vrai, mais le bon Dieu m'ordonne de partir. Et puis, il est temps que je me marie : j'ai vu là-bas, dans mon rêve, une jeune fille faite exprès pour moi.

— Et de quel côté allez-vous ? demanda le libraire, qui ne put à la fin s'empêcher de sourire d'une pareille simplicité.



— Du côté d'où vient le vent, répondit Nicklausse, c'est le plus sûr.

— Vous êtes bien décidé ?

— Oui, Monsieur.

— Très bien, nous allons régler votre compte. Je regrette un aussi bon serviteur que vous, mais je me ferais un véritable scrupule de résister à votre vocation. »

Ils descendirent ensemble au bureau de la librairie, et, après vérification faite de ses registres, M. Furbach compta deux cent cinquante florins d'Autriche à Nicklausse, restant de ses gages, y compris les intérêts depuis six ans. Après quoi le digne homme lui souhaita bonne chance et se pourvut d'un autre cocher.

Longtemps le vieux libraire raconta cette étrange histoire ; il riait beaucoup de la naïveté des gens du Pitcherland, et les recommandait à ses amis et connaissances comme d'excellents serviteurs.

Quelques années après, M. Furbach ayant marié sa fille, M<sup>lle</sup> Anna Furbach, au riche libraire Rubeneck, de Leipzig, se retira des affaires. Mais il avait tellement contracté l'habitude du travail, que,

malgré ses soixante-dix ans, l'inaction lui devint bientôt insupportable. C'est alors qu'il fit plusieurs voyages en Italie, en France, en Belgique.

Vers les premiers jours d'automne, en 1838, il visitait les bords du Rhin. C'était un petit vieillard à l'œil vif, aux pommettes colorées, à la démarche encore ferme. On le voyait se promener sur le pont du bateau, le nez en l'air, la redingote boutonnée, un parapluie sous le bras, le bonnet de soie noire tiré sur les oreilles, causant, s'informant de tout, prenant des notes et consultant volontiers le Guide des voyageurs.

Un matin, entre Frisenheim et Neubourg, après avoir passé la nuit au salon du dampschiff avec trente autres voyageurs, femmes, enfants, touristes, commerçants, étendus pêle-mêle sur les banquettes, M. Furbach, heureux d'échapper à cette étuve, monta sur le pont au petit jour.

Il était environ quatre heures du matin, une brume épaisse couvrait le fleuve ; le flot mugissait, la machine clapotait lourdement, quelques lumières lointaines tremblotaient dans le brouillard, et parfois d'immenses rumeurs s'élevaient dans la nuit : la voix du vieux Rhin, dominant le tumulte, racontait l'éternelle légende des générations

éteintes, les crimes, les exploits, la grandeur et la chute de ces antiques margraves, dont les repaires commençaient à se dessiner du milieu des ténèbres.

Appuyé contre la machine, le vieux libraire regardait défiler ces souvenirs d'un œil rêveur. Le chauffeur, le mécanicien allaient et venaient autour de lui ; quelques étincelles volaient dans l'air, un fanal se balançait au bout de sa corde ; la brise jetait sur l'avant des flocons d'écume. D'autres voyageurs se glissaient alors de la soupente comme des ombres.

M. Furbach, ayant tourné la tête, aperçut un sombre amas de ruines sur la rive droite du fleuve, des maisonnettes étagées au pied de vastes remparts ; un pont volant balayait la vague écumeuse de sa longue corde traînante.

Il s'avança sous le fanal, ouvrit son guide et lut :

« VIEUX-BRISACH, *Brisacum* et *Brisacus mons*, fondé par Drusus ; autrefois la capitale du Brisgau, passait pour l'une des plus fortes villes d'Europe : la clef de l'Allemagne. Bernard V de Zœhringen en éleva le château fort. – Frédéric Barberousse y fit transporter, dans l'église de Saint-Etienne, les re-

liques de saint Gervais et de saint Protais. – Gustave Horn, Suédois, tenta de la prendre en 1633, après avoir remporté de grands avantages sur les Impériaux : il échoua. – Brisach fut cédé à la France par le traité de Westphalie ; il fut rendu à la paix de Riswick, en échange de Strasbourg. – Les Français le brûlèrent en 1793 ; les fortifications en furent démolies en 1814. »

« Ainsi, se dit-il, voici le Vieux-Brisach des comtes d'Eberstein, d'Osgau, de Zœhringen, de Souabe et d'Autriche ; je ne puis laisser passer cela sans le voir. »

Quelques instants après, il se faisait descendre avec son bagage dans une barque, et le dampschiff poursuivait sa route vers Bâle.

Il n'est peut-être pas, sur les deux rives du Rhin, de site plus étrange que l'antique capitale du Brisgau, avec son château démantelé, ses murailles de mille couleurs, en briques, en moellons, en torchis, étalées à cent cinquante mètres au-dessus du fleuve. Ce n'est plus une ville, et ce n'est pas encore une ruine. La vieille cité morte est envahie par des centaines de chaumières rustiques, qui se pressent alentour, qui grimpent à ses bastions, qui

s'accrochent à ses fissures, et dont la population hâve, déguenillée, pullule comme les maringouins, les moustiques, les mille insectes à tenailles, à tarières qui se nichent dans les vieux chênes, les creusent, les dissèquent et les réduisent en poudre.

Au-dessus des toits de chaume étagés contre les remparts, s'ouvre encore la porte du fort avec sa voûte armoriée, ses hermes et son pont-levis suspendu sur l'abîme. De larges brèches laissent couler les décombres autour de la côte ; la ronce, la mousse, le lierre joignent leurs efforts destructeurs à ceux de l'homme : tout descend, tout s'en va !

Quelques ceps de vigne s'emparent des créneaux ; le pâtre et sa chèvre se posent fièrement sur les corniches, et, chose bizarre, les femmes du village, les jeunes filles, les vieilles commères montrent leurs visages naïfs par mille ouvertures pratiquées dans les murailles du château : chaque cave de l'ancienne forteresse est devenue un logis commode, il a suffi d'ouvrir des fenêtres et des lucarnes aux remparts. On voit les chemises, les robes rouges ou bleues, les guenilles de tous ces ménages flotter à la cime des airs, leurs eaux grasses suinter des goulots dans les fossés. Au-dessus s'élèvent encore quelques solides édifices,

des jardins, de grands chênes, la cathédrale Saint-Étienne, tant vénérée de Barberousse.

Étendez surtout cela les teintes grises du crépuscule matinal, déroulez au-dessous, à perte de vue, la nappe bleuâtre du Rhin qui mugit ; représentez-vous sur les grandes dalles de la jetée des files de tonnes et de caisses, et vous aurez l'impression que dut éprouver M. Furbach en abordant au rivage.

Il aperçut au milieu des ballots un homme, la chemise débraillée, les cheveux plats collés aux tempes, assis au bord d'une petite charrette à bras, la bretelle sur l'épaule.

« Monsieur s'arrête à Vieux-Brisach ? Monsieur descend au Schlossgarten ? lui demanda cet homme d'une voix inquiète.

— Oui, mon garçon, vous pouvez charger mes bagages. »

Il ne se fit pas répéter l'invitation. Le batelier reçut ses douze *pfennings* et l'on partit pour l'antique castel.

À mesure que s'élevait le jour, l'immense ruine se dégageait de l'ombre, et ses mille détails pittoresques s'accusaient avec une netteté bizarre. Ici,

sur une tour décrépite, autrefois la tourelle des signaux, une nuée de pigeons avaient élu domicile ; ils se peignaient tranquillement du bec dans les meurtrières d'où jadis les archers lançaient leurs flèches, Ailleurs, un tisserand matinal avançait au bout de longues perches ses écheveaux de chanvre par les lucarnes d'un donjon, pour les sécher au grand air. Des vigneron grimpaient la côte : quelques cris de fouine traversaient le silence, elles ne devaient pas manquer dans ces décombres.



Au bout d'un quart d'heure environ, M. Furbach et son guide atteignirent une large voie en spirale,

pavée d'un cailloutage noir et luisant comme du fer, et bordée d'un mur à hauteur d'appui, dont la courbe s'élevait jusqu'à la plate-forme. C'était l'ancienne avancée du Vieux-Brisach. Tout en haut de cette voie, près de la porte de Gontran l'Avare, M. Furbach, se penchant sur le petit mur, vit au-dessous les chaumières innombrables étagées jusqu'au bord du fleuve : leurs cours intérieures, leurs escaliers et leurs galeries vermoulues, leurs toits de bardeaux, de chaume et de planches, et leurs petites cheminées fumantes. Les ménagères allumaient leur feu sur l'âtre, les enfants en chemise allaient et venaient dans l'intérieur des mesures, les hommes ciraient leurs bottes ; un chat rôdait sur le plus haut pignon ; dans une basse-cour, à deux cents mètres de là, quelques poules grattaient un fumier, et par le toit effondré d'une vieille grange, on voyait une nichée de lapins, la croupe en l'air et la queue en trompette, filer dans l'ombre. Tout cela se découvrait aux regards, jusque dans les plus sombres recoins ; la vie humaine, les mœurs, les habitudes, les plaisirs et les misères de la famille s'y montraient sans mystère.

Et pourtant M. Furbach, pour la première fois peut-être, trouva du mystère à ces choses : un sentiment de crainte indéfinissable se glissa dans son



âme. Était-ce la multiplicité des rapports existant entre toutes ces créatures, et dont il ne pouvait se rendre compte ? Était-ce le sentiment de la cause éternelle présidant au développement de ces existences ? Était-ce la morne tristesse de ces vastes remparts, assistant à leur destruction sous l'effort de ce monde infini ? Que sais-je ? Lui-même n'aurait pu le dire ; mais il lui semblait qu'un autre monde coexistait en quelque sorte avec ce monde apparent ; que les ombres allaient et venaient comme autrefois dans leur domaine, tandis qu'au-dessous s'agitaient la vie, le mouvement, l'activité de la chair. Il eut peur, et se mit à courir vers sa charrette. L'air vif de la plate-forme, au sortir du chemin de ronde, dissipa ces impressions étranges. En traversant la terrasse, il vit à sa droite l'antique cathédrale de grès rouge encore inébranlable sur sa base de granit, comme au temps des croisades ; à gauche quelques modestes maisons bourgeoises assez propres ; une jeune fille donnait du mouton à ses oiseaux, un vieux boulanger en veste grise fumait sur le seuil de sa baraque ; en face, à l'autre extrémité du plateau, l'hôtel du Schlossgarten détachait sa blanche façade sur le fond verdoyant d'un parc. Là s'arrêtent les touristes qui vont à Fribourg en Brisgau. C'est un de ces bons hôtels al-

lemands, simples, élégants, confortables, dignes enfin d'héberger un *mylord* en voyage.

M. Furbach entra dans le vestibule sonore ; une jolie servante vint le recevoir, fit transporter ses effets dans une belle chambre au premier, où le vieux libraire se lava, changea de chemise, se fit la barbe ; après quoi, frais, dispos et de bon appétit, il descendit à la grande salle, prendre son café au lait selon sa vieille coutume.

Or, il était dans cette salle depuis environ une demi-heure, – une salle haute et spacieuse, tendue d'un papier blanc à bouquets de fleurs, le plancher sablé, les hautes fenêtres à glaces étincelantes, ouvertes sur la terrasse, – il venait de terminer son déjeuner et s'apprêtait à faire un tour dans les environs, lorsqu'un homme grand, en habit noir, rasé de frais et la serviette sur le bras, le maître de l'hôtel enfin, entra jetant un coup d'œil sur les tables couvertes de leurs nappes damassées, s'avança gravement vers M. Furbach en le saluant d'un air cérémonieux, le regarda et fit entendre une exclamation de surprise :

« Seigneur Dieu... est-ce possible ? mon ancien maître ! »

Puis, les bras étendus, d'une voix saisissante :

« Monsieur Furbach, ne me reconnaissez-vous pas ? »

Le vieux libraire, non moins ému, regarda cet homme, et, au bout d'un instant, dit :

« C'est Nicklausse !

— Oui, Nicklausse, s'écria le maître d'hôtel, oui, c'est moi !... Ah ! Monsieur... si j'osais. »

M. Furbach s'était levé.

« Allons, ne vous gênez pas, dit-il en souriant, je suis heureux, bien heureux, Nicklausse, de vous revoir en si bel état. Embrassons-nous, si cela vous fait plaisir. »

Et ils s'embrassèrent comme de vieux camarades.

Nicklausse pleurait ; les servantes étaient accourues ; le brave maître d'hôtel s'élança vers la porte du fond en s'écriant :

« Ma femme !... mes enfants !... venez voir... venez !... Mon ancien maître est là !... Venez vite ! »

Et une jeune femme de trente ans, fraîche, gracieuse et belle, un grand garçon de huit à neuf ans, un autre plus petit, parurent.

« C'est mon maître ! criait Nicklausse. Monsieur Furbach, voici ma femme... voici mes enfants... Ah ! si vous vouliez les bénir ! »

Le vieux libraire n'avait jamais béni personne, mais il embrassa la jeune femme de bon cœur et les marmots aussi ; le plus petit s'était mis à pleurer, croyant qu'il s'agissait de quelque malheur ; l'autre, les yeux tout grands ouverts, regardait ébahi.

« Ah ! Monsieur, disait la jeune femme toute rouge, tout émue, que de fois mon mari s'est entretenu de vous avec moi, de votre bonté, de tout ce qu'il vous doit.

— Oui, interrompit Nicklausse, cent fois l'idée m'est venue de vous écrire, Monsieur, mais il y aurait eu tant de choses à vous dire, il aurait fallu vous expliquer... Enfin, il faut me pardonner.

— Eh ! mon cher Nicklausse, je vous pardonne de tout mon cœur, fit le brave homme. Croyez que je suis heureux de votre fortune, quoique je ne me l'explique pas.

— Vous saurez tout ! dit alors le maître d'hôtel ; ce soir... demain... je vous raconterai... C'est le Seigneur qui m'a protégé... C'est à lui que je dois

tout... C'est presque un miracle... N'est-ce pas, Fridoline ? »

La jeune femme inclina la tête.

« Allons, allons, tout est pour le mieux, dit M. Furbach en se rasseyant ; vous me permettrez de passer un ou deux jours à votre hôtel, pour renouveler connaissance.

— Ah ! Monsieur, vous êtes chez vous, s'écria Nicklausse ; je vous accompagnerai jusqu'à Fribourg, je vous ferai voir toutes les curiosités du pays ; je veux vous conduire moi-même. »

L'empressement de tous ces braves gens ne peut se rendre ; M. Furbach en était touché jusqu'aux larmes. Durant tout ce jour et le suivant, Nicklausse lui fit les honneurs de Vieux-Brisach et des environs ; bon gré mal gré, il conduisit le brave homme du haut de son siège ; et comme Nicklausse était le plus riche propriétaire de la contrée, comme il possédait les plus belles vignes, les plus gras pâturages du pays, et qu'il avait de l'argent placé partout, qu'on juge de l'étonnement de Brisach en le voyant conduire de la sorte un étranger : M. Furbach passa pour quelque prince voyageant incognito. — Quant au service de l'hôtel, quant à la bonne chère, au vin et aux autres accessoires de ce

genre, je n'en dis rien : c'était splendide ; le vieux libraire dut s'avouer qu'il n'avait jamais été traité plus grandement, et ce n'est pas sans impatience qu'il attendait l'explication du « miracle, » comme disait Nicklausse. Le rêve de son ancien domestique, depuis longtemps oublié, lui revint alors à la mémoire, et lui sembla la seule explication possible d'une fortune si rapide.

Enfin, le troisième jour, vers neuf heures du soir, après le souper, l'ancien maître et son cocher, se trouvant seuls en face de quelques vieilles bouteilles de rudesheim, se regardèrent longtemps l'un l'autre d'un œil attendri. Nicklausse allait commencer ses confidences, lorsqu'un domestique entra pour desservir.

« Allez vous coucher, Kasper, lui dit-il ; vous enlèverez tout cela demain. Fermez seulement la porte de l'hôtel, tirez les verrous. »

Et quand le domestique fut sorti, Nicklausse, se levant, ouvrit une fenêtre qui donnait sur la cour, pour renouveler l'air ; puis, venant se rasseoir gravement, il débuta en ces termes :

« Vous vous rappelez, Monsieur Furbach, le rêve qui me fit quitter votre service en 1828. Depuis longtemps ce rêve me poursuivait ; tantôt je me

voyais en train de démolir un vieux mur au fond d'une ruine, tantôt je descendais la vville d'un escalier en coquille ; j'arrivais dans une sorte de poterne, et je me cramponnais à l'anneau d'une dalle qui me faisait suer sang et eau.

« Ce rêve me rendait malheureux, mais quand j'eus levé la dalle et que je vis la cave, le chevalier, le trésor, toutes mes peines furent oubliées. Je me croyais déjà maître de l'argent, j'en avais des éblouissements ; je me disais : « Nicklausse, le Seigneur t'a choisi pour t'élever au pinacle des honneurs et de la gloire. Ta grand'mère Orchel va-t-elle être heureuse en te voyant rentrer au village dans une voiture à quatre chevaux ! Et les autres, le vieux maître d'école Yéri, le sacristain Omacht, tous ces gens qui répétaient du matin au soir que tu ne ferais jamais rien, vont-ils ouvrir les yeux, vont-ils avoir le nez long... Hé ! hé ! hé ! »

« Je me figurais ces choses et d'autres semblables, qui me gonflaient le cœur de satisfaction et redoublaient mon désir d'être en possession du trésor. Mais une fois dans la rue Neuhauser, le sac au dos et le bâton à la main, lorsqu'il s'agit de prendre la route du château, vous ne sauriez

croire, Monsieur Furbach, combien je fus embarrassé.

« J'étais au coin de votre magasin, assis sur une borne, regardant de quel côté soufflait le vent ; malheureusement, il ne faisait pas de vent ce jour-là ; les girouettes restaient immobiles, les unes tournées à droite, les autres à gauche. Et toutes ces rues qui se croisaient devant mes yeux avaient l'air de me dire : « C'est par ici qu'il faut passer ! — Non, c'est par ici ! »

« Comment faire ?

« À force de réfléchir, la sueur me coulait le long des reins ; alors, pour me donner des idées, j'entrai prendre une chope à la taverne du *Coq-Rouge*, en face des Petites Arcades. J'avais eu soin de serrer mon argent dans une ceinture de cuir, sous ma blouse, car à la taverne du *Coq-Rouge*, qui se trouve dans un enfoncement de la ruelle des *Trois-Copeaux*, bien des honnêtes gens auraient pris la peine de m'en débarrasser.

« La salle étroite et basse, éclairée au fond par deux lucarnes en treillis donnant sur la cour, était pleine de fumée. Les roulières, les blouses, les chapeaux bossués, les bonnets râpés se promenaient là-dedans comme des ombres, et, de temps



en temps, au milieu de ce nuage, brillait une allumette : un nez rouge, les yeux baissés, la lèvre pendante, s'illuminait ; puis tout redevenait gris.

« La taverne bourdonnait comme un tambour.

« Je m'assis dans un coin, mon bâton entre mes genoux, une canette baveuse devant moi, et, jusqu'à la nuit close, je restai là, bouche béante, les yeux tout grands ouverts, regardant mon château qui me semblait peint contre le mur.

« Vers huit heures, j'eus faim : je demandai un *knapwourst* et une autre canette. On alluma le quinquet, et deux ou trois heures après je m'éveillai comme d'un songe ; le tavernier Fox était devant moi et me disait :

« — C'est trois *kreutzer* la nuit ; vous pouvez monter. »

« Je suivis une chandelle qui me conduisit dans les combles. Il y avait là une paillasse à terre, la maîtresse poutre du pignon au-dessus. J'entendais deux ivrognes grogner dans la mansarde voisine, disant qu'on ne pouvait se tenir debout ; moi-même j'étais courbé sous le toit, la tête contre les tuiles.

« Toute cette nuit je ne pus fermer l'œil, autant par crainte d'être volé que par l'effet de mon rêve et le désir de me mettre en route, sans savoir où aller.

« À quatre heures, la vitre enchâssée dans le toit se mit à grisonner ; les autres soupentes de la mansarde ronflaient comme un buffet d'orgue. Je descendis l'escalier à reculons et m'échappai dans la rue. Tout en courant, je tâtai plus de cent fois ma ceinture. Le jour grandissait ; quelques servantes venaient donner leur coup de balai sur les trottoirs, deux ou trois *watchmann*, le bâton sous le bras, se promenaient dans les rues encore désertes. Moi j'allongeais le pas, respirant l'air à pleine poitrine, et déjà, derrière la porte de Stuttgart, se découvraient les arbres de la campagne, quand l'idée me vint que j'avais oublié de payer mon logement. Il ne s'agissait que de trois misérables *kreutzer* ; Fox était bien le plus grand coquin de Munich, il hébergeait tous les mauvais gueux de la ville, mais la pensée qu'un pareil homme pourrait me prendre pour un de ses semblables m'arrêta tout court.

« J'ai entendu dire bien des fois, Monsieur Furbach, que la vertu est récompensée et le crime pu-

ni dans ce bas monde ; malheureusement, à force de voir le contraire, je n'en crois plus rien. Il faudrait plutôt dire que du moment qu'un homme est sous la protection des êtres invisibles, tout ce qu'il fait, par courage ou par lâcheté, et même sans le vouloir, tourne à son avantage. – On peut regretter que de véritables bandits aient souvent de pareilles chances, mais qu'importe ! si les honnêtes gens étaient toujours heureux, on se ferait honnête homme par filouterie et le Seigneur n'a pas voulu cela.

« Enfin, je retourne au *Coq-Rouge* en maudissant ma mauvaise étoile. Fox était en train de se faire la barbe devant un morceau de glace posé sur le bord de sa cheminée. Quand il m'entendit lui dire que je revenais pour payer ses trois *kreutzer*, le brave homme me regarda de travers, comme s'il eût soupçonné là-dessous quelque ruse diabolique. Mais, toute réflexion faite, après s'être essuyé la barbe, il me tendit la main, pensant que trois *kreutzer* sont toujours bons à prendre. Une grosse servante, les joues en citrouille, qui dans ce moment essuyait les tables, ne paraissait pas moins émerveillée que lui.

« J'allais me retirer, quand mes yeux rencontrèrent par hasard une rangée de petits cadres tout enfumés, pendus autour de la salle. On avait ouvert les fenêtres pour renouveler l'air, et il y avait un peu plus de jour que la veille, mais cela n'empêchait pas que la salle ne fût encore très sombre. J'ai souvent pensé depuis qu'à de certains moments les yeux éclairent ce qu'ils regardent, c'est comme une lumière intérieure qui nous avertit d'être attentif. Quoiqu'il en soit, j'avais déjà les pieds dans l'allée, lorsque la vue de ces cadres me fit revenir. C'étaient des gravures représentant les paysages des bords du Rhin, des gravures vieilles de cent ans, noires, couvertes de pattes de mouches. Eh bien ! chose étrange, d'un coup d'œil, je les vis toutes, et, dans le nombre, je reconnus celle des ruines que j'avais vues en rêve. J'en devins tout pâle ; il me fallut un instant pour pouvoir monter sur le banc et regarder la chose de plus près. Au bout d'une minute il ne me restait aucun doute : les trois tours en face, le village au-dessous, le fleuve à quelques cent mètres plus loin, tout y était ! Je lus au bas, en vieux caractères allemands : « *Vues du Rhin. – Brisach.* » Et, dans un coin : « *Frédérich sculpsit, 1728.* » Il y avait juste cent ans.

« Le tavernier m'observait.

« — Ah ! ah ! fit-il, vous regardez Brisach, c'est mon pays ; les Français ont brûlé la ville, les gueux ! »

« Je descendis du banc et demandai :

« — Vous êtes de Brisach ?

« — Non, je suis de Mulhausen, à quelques lieues de là, un fameux pays ; on y boit le vin à deux *Kreutzer* le litre dans les bonnes années.

« — Est-ce qu'il y a loin d'ici là ?

« — Une centaine de lieues. On dirait que vous avez l'idée d'y aller.

« — C'est bien possible. »

« Je sortis, et lui, s'avançant sur le seuil de la taverne, me cria d'un ton goguenard :

« — Hé ! dites donc, avant d'aller à Mulhausen, réfléchissez : vous me devez peut-être encore quelque chose ? »

« Je ne répondis pas, j'étais en route pour Brisach : je voyais là-bas, au fond du sombre caveau, des masses d'or, je les brassais déjà, je les prenais à pleines poignées et les laissais retomber ; elles

rendaient un son mat et de petits éclats de rire qui me donnaient froid dans les os.

« Voilà, Monsieur Furbach, comment, après avoir pris congé de Munich, j'arrivai heureusement au Vieux-Brisach. C'était le 3 octobre 1828 ; je m'en souviendrai toute ma vie. Ce jour-là, je m'étais mis en route de grand matin. Vers neuf heures du soir, j'aperçus les premières maisons du village ; il pleuvait à verse : mon feutre, ma blouse, ma chemise étaient percés jusqu'à la peau ; une petite brise des glaciers de la Suisse me faisait claquer les dents ; il me semble encore entendre la pluie tomber, le vent souffler, le Rhin mugir. Plus une lumière ne brillait au Vieux-Brisach. Une vieille femme m'avait indiqué l'auberge du Schlossgarten au haut de la côte ; j'avais fini par trouver la rampe : je montais en tâtonnant et me disais : « Seigneur Dieu... Seigneur Dieu... si tu ne veux pas que je périsse ici, si tu veux accomplir envers un pauvre diable comme moi le quart de tes divines promesses, arrive à mon secours ! »

« Cela n'empêchait pas l'eau de clapoter, le feuillage, au revers du talus, de grelotter, et la bise de siffler de plus belle à mesure que je montais.

« Or, depuis environ vingt minutes, j'allais ainsi en tâtonnant dans cette grande vville tortueuse, risquant de me précipiter à chaque pas, quand, devant moi, dans les ténèbres, s'avança lentement une lanterne ; elle ruisselait de pluie et jetait des éclairs au vieux mur.

« — Hé ! qui va là ? fit une voix cassée.

« — Un voyageur qui monte au Schlossgarten, répondis-je.

« — Ah ! bon ; nous allons voir. »

« Et la lumière, vacillant, trébuchant, s'approcha.

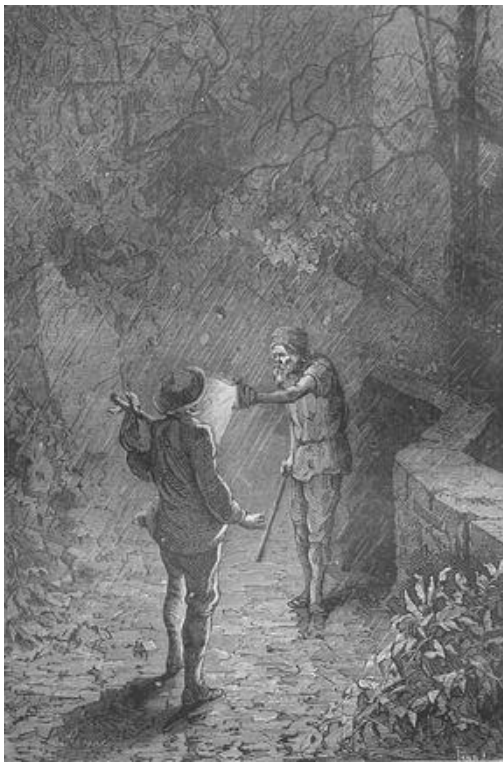
« Au-dessus s'avançait une face blafarde, à nez camard, aux joues creuses et plombées, coiffée d'un vieux bonnet de peau de martre, dont il ne restait plus que le cuir. Un bras long, décharné, leva la lanterne jusqu'à la hauteur de mon feutre ; l'homme et moi nous nous regardâmes quelques secondes en silence. Il avait les yeux gris clair comme un chat, les sourcils et la barbe d'un blanc filasse ; il portait une casaque en peau de chèvre et des pantalons de toile grise : c'était le vieux cordier Zulpick, un être bizarre, vivant seul dans sa cave, au pied de la tour de Gontran l'Avare. Après avoir tressé ses cordes toute la journée dans-la pe-

tite allée des Houx, derrière l'église Saint-Étienne, sans jamais répondre autrement aux passants qui lui souhaitaient le bonjour que par une inclination de tête silencieuse, il rentrait dans sa cave en nasillant des airs du temps de Barberousse, et préparait son souper lui-même ; puis, les deux coudes sur le bord de sa lucarne, il regardait le Rhin, l'Alsace, les cimes de la Suisse durant des heures entières. On le rencontrait aussi parfois la nuit qui se promenait dans les décombres, et quelquefois, mais rarement, il descendait boire du kirschenwasser, avec les mariniers et les flotteurs, au bouchon du père Korb, sur la jetée en face du pont. Alors il parlait des anciens temps et racontait des chroniques à ces braves gens, qui se disaient : « D'où diable le vieux Zulpick sait-il ces choses, lui qui n'a fait que tresser des cordes toute sa vie ? »

« Zulpick ne manquait jamais d'aller à la grand-messe les dimanches ; mais, par une vanité singulière, il se tenait fièrement dans le chœur, à la place des anciens ducs ; et, chose étonnante, les habitants de Brisach trouvaient cela naturel de la part du vieux cordier, tandis qu'ils l'auraient blâmé dans tout autre.

« Tel était l'homme à la lanterne.





Il me regarda longtemps à travers la pluie qui rayait l'air, et malgré l'impatience qui me gagnait.

« Enfin il me dit d'un ton sec :

« — Voici votre chemin. »

« Et les reins courbés, l'air rêveur, il poursuivit sa route vers le bouchon du père Korb, en murmurant des paroles confuses.

« Quant à moi, voulant profiter des derniers éclairs de la lanterne, je grimpai rapidement la terrasse, où m'apparut une lumière à ras de terre : c'était celle du Schlossgarten. Une servante veillait

encore ; j'atteignis la porte de l'hôtel, je frappai, on m'ouvrit, et la voix de Katel s'écria :

« — Ah ! Seigneur Dieu !... quel temps pour voyager... quel temps ! — Entrez... entrez ! »

« J'entrai dans le vestibule ; alors, m'ayant regardé, elle me dit :

« — Vous auriez bien besoin de changer, et vous n'êtes pas riche, à ce que je vois... Mais suivez-moi dans la cuisine, vous boirez un bon coup, vous mangerez un morceau pour l'amour de Dieu ; je tâcherai de vous trouver une vieille chemise, et ensuite vous aurez un bon lit. »

« Ainsi parla cette excellente créature, que je remerciai du fond de l'âme.

« Une fois assis au coin de l'âtre, je soupai comme un véritable loup ; Katel levait les mains au ciel en me regardant tout émerveillée. Quand j'eus fini, elle me conduisit dans une chambre de domestique, où, m'étant déshabillé, je ne tardai point à m'endormir sous la protection du Seigneur.

« Je ne pensais pas alors que je dormais sous le toit de ma propre maison ! Qui peut prévoir de pareilles choses ? Que sont les hommes sans la protection des êtres invisibles ? Et, avec cette protec-

tion, que ne peuvent-ils pas espérer ? Mais alors de telles pensées étaient loin de mon cœur.

« Le lendemain, m'étant éveillé vers sept heures, j'entendis le feuillage frissonner au dehors ; ayant regardé par ma fenêtre, qui donnait sur le parc du Schlossgarten, je vis les gros platanes laisser tomber une à une leurs feuilles mortes dans les allées désertes, et le brouillard étendre ses nuages gris sur le Rhin. Mes habits étaient encore humides, je les mis cependant, et Katel me présenta quelques instants après au vieux Michel Durlach, le maître d'hôtel, un vieillard de quatre-vingts ans, la figure sillonnée de rides innombrables, les paupières flasques. Il portait une petite veste de velours brun, à boutons d'argent, les culottes de drap bleu, les bas de soie noire, les souliers ronds à larges boucles de cuivre des anciens temps, et se tenait assis, les jambes croisées, au coin du poêle de faïence de la grande salle.

« Comme je lui demandais du travail, – car j'avais pris la résolution de rester à Vieux-Brisach, – après m'avoir regardé quelques instants, il voulut voir mon livret, et se mit à le lire gravement, ses grosses besicles posées sur son nez bleu

en bec de corbin. De temps en temps il inclinait la tête et murmurait :

« — Bon... bon ! »

« À la fin, levant les yeux, il me dit avec un sourire bienveillant :

« — Vous pouvez rester ici, Nicklausse ; vous remplacerez Kasper, qui doit partir après-demain pour rejoindre son régiment. Vous irez voir matin et soir sur la jetée s'il y a des voyageurs, et vous amènerez leurs bagages. Je vous donne six florins par mois, le logement et la nourriture ; la générosité des voyageurs vous fera bien le double, et, plus tard, nous verrons à faire mieux, si nous sommes contents de vous. Cela vous convient-il ? »

« J'acceptai de bon cœur, ayant résolu, comme je viens de vous le dire, de rester à Vieux-Brisach ; mais ce qui me confirma encore dans cette résolution, ce fut l'arrivée de M<sup>lle</sup> Fridoline Durlach, dont les grands yeux bleus et le doux sourire s'emparèrent de mon âme. Telle j'avais vu Fridoline, fraîche, souriante, de beaux cheveux blonds cendrés retombant en larges nattes sur son cou blanc comme la neige, la taille gracieuse, les mains un peu grasses et potelées, la voix aimante, telle je l'avais vue dans mon rêve, à peine âgée de vingt

ans, et soupirant déjà, comme toutes les jeunes filles, après l'heure fortunée du mariage, telle je la revis alors.

« Et pourtant, Monsieur Furbach, en songeant à ce que j'étais, moi, pauvre domestique, vêtu de la blouse grise, attelé chaque soir à ma charrette comme une bête de somme, la tête penchée, hale-tant et triste, je n'osais croire à la promesse des esprits invisibles, je n'osais me dire : « Voici ta fiancée, celle qui t'est promise ! » Non, je n'osais m'arrêter à cette idée ; j'en rougissais, j'en trem-blais, je m'accusais de folie : je voyais Fridoline si belle, et moi si dénué de tout !

« Malgré cela, Fridoline, dès mon arrivée au Schlossgarten, m'avait pris en affection, ou plutôt en commisération. Souvent le soir, à la cuisine, après le rude labeur du jour, quand tout abattu je me reposais au coin de l'âtre, les mains croisées sur les genoux et l'œil rêveur, elle entrait furtive-ment comme une fée, et tandis que Katel, le dos tourné, lavait la vaisselle, elle me regardait en sou-riant et murmurait tout bas :

« — Vous êtes bien las, n'est-ce pas, Nick-lausse ? Il a fait si mauvais temps aujourd'hui ! Cette grande averse vous a trempé. Vous faites un

travail bien rude, souvent j'y pense, oui, bien rude ! mais un peu de patience, mon bon Nicklausse, un peu de patience ; quand une autre place sera vacante à l'hôtel, vous l'aurez. Vous n'êtes pas fait pour traîner la charrette ; il faut un homme plus fort, plus rude que vous. »

« Et, tout en parlant, elle me regardait d'un œil si doux, si compatissant, que mon cœur en frémissait ; mes yeux se remplissaient de larmes ; j'aurais voulu me jeter à ses pieds, prendre ses petites mains dans les miennes, y poser mes lèvres en sanglotant. Le respect seul me retenait. Mais quant à lui dire : « Je vous aime ! » jamais... jamais je ne l'aurais osé. Et pourtant Fridoline devait être ma femme. »

En ce moment, Nicklausse suspendit son récit, l'émotion le suffoquait. Le vieux Furbach lui-même se sentait tout attendri ; il regarda le brave garçon pleurer à ces souvenirs, ces sanglots de bonheur l'émouvaient jusqu'aux entrailles, mais il ne trouvait pas un mot à dire.

Au bout de quelques minutes, l'émotion de Nicklausse étant un peu calmée, il poursuivit :

« Vous pensez bien, Monsieur Furbach, que pendant cet hiver de 1828, qui fut très long et très

rude, mon idée fixe ne me quitta jamais. Représentez-vous un pauvre diable, la bretelle au cou, traînant sa charrette, matin et soir, dans cette immense coquille qui semble n'en plus finir des bords du Rhin à la terrasse. Vous la connaissez, cette rampe, où s'engouffrent tous les vents de l'Alsace et de la Suisse ; – que de fois, à mi-côte, je me suis arrêté regardant les vastes décombres, les noires cahutes au-dessous, et me disant : « Le trésor est au milieu de cela... quelque part... je ne sais où... mais il y est ! Si je le découvrais, au lieu d'avoir la figure sanglée par la pluie, les pieds dans la boue et la corde aux reins, j'aurais chaud, je serais assis devant une bonne table, je boirais de bon vin, et j'écouterais le vent, la pluie, la grêle se déchaîner au dehors, en remerciant Dieu de ses bontés. Et puis... et puis... je verrais une douce figure me sourire ! »

« Ces pensées me donnaient la fièvre ; mes yeux perçaient les murs, je sondais du regard toutes les profondeurs de l'abîme, je savais le pied de chaque tour, j'en calculais l'épaisseur par le couronnement.

« — Ah ! m'écriais-je, je trouverai... je trouverai... il faut que je trouve ! »

« Une sorte d'attrait bizarre ramenait toujours ma vue au donjon de Gontran l'Avare, qui fait face à la montée. C'est une haute maçonnerie couronnée de lourds créneaux, qui saillent en relief du côté de Hunevir. Le donjon de Rodolphe s'élève tout auprès. Entre les deux s'abaissait le pont-levis de la place : ces deux tours formaient en quelque sorte les jambages de la porte colossale.

« Une circonstance surtout m'attachait à la tour de Gontran ; c'est qu'à moitié de sa hauteur, sur une large pierre dégrossie, est sculptée une croix surmontée d'un casque, et les deux gantelets cloués à la place des mains du Christ.

« Vous n'avez pas oublié, Monsieur Furbach, la petite croix que je portais toujours sur moi, et que je vous fis voir le jour de mon départ ; cette croix me paraissait semblable à celle de la tour de Gontran : c'étaient le même casque, les mêmes gantelets, – et puis en passant près de la tour, chose inconcevable, il m'arrivait chaque fois de frémir des pieds à la tête : je me sentais envahi par une force étrange ; la peur me saisissait, et, malgré mon désir de pénétrer ce mystère, l'effroi de la mort me faisait fuir.



« Une fois rentré dans ma chambre, le soir, je me traitais de lâche, je me promettais d'avoir plus de courage le lendemain ; mais l'idée de me trouver face à face avec des êtres d'un monde inconnu renversait toujours mes fortes résolutions.

« En outre, au pied de cette fameuse tour, dans l'ancienne cave de la salle d'armes, habitait le vieux cordier Zulpick, qui, depuis mon arrivée à Brisach, épiait mes moindres démarches. Que me voulait cet homme ? Soupçonnait-il mes projets ? Lui-même était-il possédé des mêmes instincts ? Avait-il des indices ? Je ne pouvais me défendre d'une vague appréhension en le voyant : évidemment entre Zulpick et moi existait un intérêt quelconque... De quelle nature était cet intérêt ? Je l'ignorais et restais sur mes gardes.

« Or, depuis trois mois, je traînais ma charrette sans oser prendre une résolution solide ; le découragement venait, il me semblait parfois que l'esprit des ténèbres avait voulu se rire de ma crédulité ; chaque nuit je rentrais au Schlossgarten dans une tristesse inexprimable. Katel et Fridoline avaient beau me demander la cause de mon chagrin et me promettre un meilleur sort, je maigrissais à vue d'œil.

« L'hiver était venu, le froid était excessif, surtout dans les nuits claires où les étoiles fourmillent au ciel, où la lune brillante dessine sur la neige les ombres des grands arbres, avec leurs mille rameaux entrelacés.

« Dans ce temps-là, les bateaux à vapeur n'existaient pas encore ; de gros bateaux à voile faisaient le service ; ils arrivaient à huit, neuf, dix, onze heures, souvent à minuit, selon que le vent était plus ou moins favorable. Il fallait les attendre sur la jetée, au milieu des ballots, la neige tombait lentement et me couvrait comme un bloc de pierre. Et puis, quand le bateau avait passé, je rentrais souvent sans bagages, car en hiver les voyageurs sont rares.

« Un soir de janvier, je remontais ainsi fort triste ; comme il était tombé beaucoup de neige, ma charrette ne faisait pas de bruit. J'arrive à mi-côte et je m'arrête, les coudes sur le petit mur, à ma place habituelle, pour regarder la tour de Gontran. Le temps était redevenu clair ; au-dessous de moi le village dormait, les arbres couverts de givre et de neige scintillaient à la lune. Longtemps je regardai les toits blancs, les petites cours noires avec leurs pioches, leurs pelles, leurs herses, leurs char-

rues, leurs bottes de paille pendues aux hangars, leurs lucarnes où la neige s'était amoncelée. Pas un bruit ne montait, pas un soupir, et je me disais : Ils dorment... ils n'ont pas besoin de trésor !... Mon Dieu, qu'est-ce que c'est que de nous ? Est-ce qu'on a besoin d'être riche ? Est-ce que les riches ne meurent pas comme les pauvres ? Est-ce que les pauvres ne peuvent pas vivre, aimer leur femme, leurs enfants, se réchauffer au soleil quand il fait chaud, et au coin du feu quand il fait froid, comme les riches ? Ont-ils besoin de boire du bon vin tous les jours pour être heureux ?... Et quand tous se sont traînés quelques jours sur la terre, à voir le ciel, les étoiles, la lune, le fleuve bleu, la verdure des champs et des bois ; à cueillir quelques fruits le long des buissons, à presser leurs grappes de raisin, à dire à celle qu'ils aiment : « Tu es la plus belle, la plus douce, la plus tendre des femmes... Je t'aimerai toujours !... » et à faire sauter leurs petits enfants dans leurs mains, à les embrasser, à rire de leurs gazouillements ; quand ils ont fait tout cela, – les choses qui sont le bonheur, le pauvre bonheur de ce bas monde, – eh bien ! est-ce que tous ne descendent pas les uns après les autres, en robe blanche ou en guenilles, en chapeau à plumes ou en cheveux, dans la même ca-

verne sombre d'où l'on ne revient jamais, et où l'on ne sait pas ce qui se passe ? Faut-il donc des trésors, Nicklausse, pour tout cela ? Réfléchis et calme ton âme. Retourne à ton village, cultive ton petit champ, le champ de ta grand'mère ; épouse Grédel, Christine ou Lotchen ; une grosse fille réjouie, si tu veux ; une maigre un peu mélancolique si ça te fait plaisir... Seigneur Dieu ! il n'en manque pas ! Suis l'exemple de ton père et de ton grand-père ; assiste à la messe, écoute M. le curé, et, quand il faudra prendre le chemin qu'ont suivi les autres, on te bénira, et dans cent ans d'ici tu seras un ancien, un de ces braves gens dont on déterre les os avec respect et dont on dit : « Ah ! dans ce temps-là, c'étaient de braves gens... Aujourd'hui on ne voit plus que des gueux ! »

« Ainsi rêvais-je penché sur le mur, admirant le silence du village, des étoiles, de la lune et des ruines, et portant le deuil de mon trésor que je ne pouvais avoir.

« Mais comme j'étais là depuis quelques minutes, tout à coup, en face de moi, à cent mètres au-dessus, sur la plate-forme, quelque chose remua, puis une tête s'avança lentement, étendit un

regard sur le fleuve, sur la jetée, puis le long de la rampe.

« Je m'étais baissé ; ma charrette, près du mur, disparaissait derrière la courbe.

« C'était Zulpick : il avait la tête nue, et comme la lune brillait de tout son éclat, malgré la distance, je vis que le vieux cordier était animé de quelque pensée étrange : ses joues blafardes étaient tirées, ses grands yeux couverts de sourcils blancs étincelaient ; pourtant il paraissait calme. Après avoir longtemps regardé, il se couvrit de son vieux bonnet de martre, – il s'était découvert pour épier, – puis je le vis descendre le sentier rapide qui longe la tour de Rodolphe, et bientôt se perdre dans les bastions.

« Qu'allait-il faire au milieu des décombres à cette heure ? Tout de suite l'idée me vint qu'il allait chercher le trésor ; et moi, tout à l'heure si calme, je sentis un flot de sang me colorer la face ; je passai la bretelle à mon épaule et me mis à courir de toutes mes forces ; les roues, sur la neige, ne faisaient pas le moindre bruit. En quelques minutes, je fus sous le hangar du Schlossgarten ; je saisis une pioche et revins, toujours en courant, suivre le vieux cordier à la piste. Au bout d'un

quart d'heure, j'étais dans le fossé, emboîtant ses pas dans la neige. Je courais si vite que tout à coup, au détour d'un amas de décombres, je me vis nez à nez avec Zulpick, qui tenait un énorme levier, et me regarda face à face en pressant sa grosse barre de fer à deux mains. Il ne bougeait pas plus qu'une statue et avait dans son attitude quelque chose de fier qui m'étonna. — On l'aurait pris pour un vieux chevalier. — Moi, je soufflais, j'étais surpris ; pourtant bientôt je revins à moi et lui dis :

« — Bonsoir, Monsieur Zulpick ; comment ça va-t-il ce soir ? Il fait un peu frais. »

« En même temps, la vieille cathédrale Saint-Étienne sonnait minuit, et chaque coup de son timbre, grave et solennel, retentissait dans le bastion. Au dernier coup, Zulpick, qui ne riait pas, me dit :

« — Que viens-tu faire ici ?

« — Hé ! lui répondis-je embarrassé, je viens faire ce que vous faites. »

« Alors lui, d'un ton grave, s'écria :

« — Quel est ton droit de prétendre au trésor de Gontran l'Avare ? — Parle.

« — Ah ! ah ! fis-je, il paraît que vous savez... ? »

« Mon cœur battait avec force.

« — Oui, je t'ai deviné... Je t'attendais !

« — Vous m'attendiez ? »

« Mais, sans me répondre, il reprit :

« — De quel droit prétends-tu quelque chose ici ?

« — Et vous donc, père Zulpick ? — S'il y a un trésor, pourquoi serait-il à vous plutôt qu'à moi ?

« — Moi, c'est différent, bien différent, dit-il, voilà cinquante ans que je cherche mon bien. »

« Et se posant la main sur la poitrine d'un air convaincu :

« — Ce trésor est à moi... Je l'ai acquis au prix du sang... et voilà huit siècles que j'en suis privé. »

« Je crus alors qu'il était fou ; mais lui, devinant ma pensée, dit :

« — Je ne suis pas fou !... Montre-moi mon bien, puisque la pensée d'en haut t'éclaire, et je t'en ferai bonne part. »

« Nous étions au pied de la tour de Rodolphe, et le vieux cordier avait essayé d'en détacher une

pierre. D'autres blocs, en grand nombre, étaient déjà entassés tout près de là.

« — Il ne sait pas la place, me dis-je ; le trésor n'est pas ici, j'en suis sûr. Il doit être dans la tour de Gontran l'Avare. »

« Et, sans répondre à sa question, je lui dis :

« — Bon courage, père Zulpick, nous recauserons de cela plus tard. »

« Et je pris le sentier qui monte à la terrasse. Tout en courant, je me pris à songer qu'on ne pouvait entrer dans la tour de Gontran que par la cave qu'habitait Zulpick, et, me retournant, je lui criai :

« — Nous recauserons de cela demain.

« — C'est bon ! » fit-il d'une voix forte.

« Il me suivait à longue distance, la tête inclinée d'un air abattu.

« Quelques instants après, j'étais dans ma chambre, et je me couchai avec un sentiment d'espoir et de courage que je n'avais pas éprouvé depuis longtemps.

« Cette nuit-là, mon rêve, qui pâlisait de jour en jour, reparut avec une grandeur imposante ; ce n'était plus seulement le chevalier étendu sur la croix de bronze que je vis, c'était toute une histoire



étrange et colossale qui se déroulait lentement sous mes yeux : – L'antique cathédrale de Saint-Étienne sonnait ; ses lourdes pierres rouges, ses arceaux, ses voûtes et ses flèches en tremblaient jusque sur leurs fondements de granit. Une foule immense, toute vêtue de drap d'or et de pierreries, des prêtres et des seigneurs se pressaient sur la plate-forme de Vieux-Brisach, mais non pas le Brisach d'aujourd'hui, avec ses décombres, ses ruines et ses chaumières : le Brisach couvert de hauts édifices entassés jusqu'aux nues. Entre chaque embrasure de ses larges créneaux se tenait debout un homme d'armes, les yeux tournés vers la plaine bleuâtre, et tout le long de la rampe descendaient, jusqu'au bord du Rhin, une file de piques luisantes, de hallebardes, de pertuisanes, renvoyant au ciel leurs éclairs comme des miroirs. Et les chevaux piétinaient dans la rampe profonde, sous les portes sombres. Des rumeurs immenses s'élevaient de la plaine. Tout à coup, transporté sur une tour, je vis au loin, bien loin, s'avancer sur le fleuve un long bateau tout couvert d'un voile noir, avec une grande croix blanche au milieu. Chaque coup de glas funèbre retentissait d'une tour à l'autre et se prolongeait en échos jusqu'au fond des remparts. Je compris qu'un grand personnage, un prince, un

empereur venait de mourir, et, comme tout le monde s'agenouillait, je voulus m'agenouiller aussi, mais subitement tout disparut. — Je m'étais sans doute retourné dans mon lit. Un silence de mort succédait au tumulte.

« Alors, je me revis dans mon caveau, regardant par une meurtrière ; en face, étaient le pont-levis, la tour de Rodolphe, et sur le pont une sentinelle, et je me dis : « Tu ne t'es pas trompé, Nicklausse, voici bien la tour de Gontran l'Avare et le vieux duc est là. » Et me retournant, je vis le cercueil et le vieux duc ; ce n'était pas un squelette, c'était un mort revêtu d'un manteau bleu semé d'étoiles et d'aigles à deux têtes brodées en argent. Je m'approchai... je regardai les ornements avec extase : le manteau, l'épée, la couronne et la grande coupe scintillaient à la lumière d'une étoile qui clignotait dans l'embrasure de la meurtrière. Comme je rêvais au bonheur de posséder ces richesses, le vieux duc ouvrit les yeux lentement et me regarda d'un air grave.

« — C'est vous, Nicklausse, me dit-il, sans qu'un muscle de sa longue figure tressaillît. Il y a bien longtemps qu'on m'oublie dans ce caveau ; soyez

le bienvenu, asseyez-vous là sur le bord de mon cercueil, il est lourd et ne tombera pas. »

« Il me tendait la main, je ne pus refuser de la prendre.

« — Dieu du ciel, que la main des morts est froide ! » me dis-je en frissonnant.

« Et dans le même instant je m'éveillai : je tenais mon chandelier sur la table de nuit, et c'est le froid de ce chandelier qui m'avait éveillé. Les petites vitres de ma fenêtre étaient blanches de givre.

« Tout le reste de la nuit, je ne fis que repasser mon rêve ; il ne m'en restait que les principales circonstances, mais bientôt je devais le retrouver tout entier, à mesure que les objets réels m'en rappelleraient les moindres détails.

« Il me fallut patienter encore tout ce jour-là jusqu'au soir. En me rendant à la jetée, à six heures, avec ma charrette, j'avertis le vieux Zulpick que je serais de retour vers huit ou neuf heures, et qu'alors nous pourrions causer. Il me répondit par une inclination de tête, en m'indiquant l'entrée de sa cave.

« À neuf heures, le bateau passa ; vers dix heures j'étais de retour. Après avoir mis ma charrette sous

le hangar, je me rendis à la tour de Gontran. Zulpick m'attendait ; nous descendîmes en silence, et dès ce moment je fus convaincu que l'instant de notre grande découverte était proche, car, tout en descendant l'escalier, il me souvint de l'avoir déjà parcouru dans mon rêve, mais je n'en dis rien. Arrivé au fond de la cave, tous mes doutes, s'il m'en était encore resté, auraient cessé : je connaissais ce local, cette voûte basse, ces vieux murs, cette table de sapin appuyée contre la meurtrière, ces quatre vitres rondes fêlées, ce grabat, ces paquets de cordes roulés dans un coin, tout, j'avais tout vu chez le père Zulpick, comme un familier de son trou, et déjà, de l'œil, je marquais la dalle qu'il faudrait soulever, si nous parvenions à nous entendre.

« Une lampe de fer-blanc brillait sur la table ; le vieux cordier s'assit sans façon sur l'unique chaise mal rempaillée du taudis, et m'indiqua du doigt un coffre où je pris place. Zulpick, avec son crâne chauve, les deux mèches de cheveux qui lui restaient autour des oreilles, son nez camard, ses yeux luisants et son menton en pointe, avait l'air inquiet, préoccupé ; il m'observait d'un œil sombre, et le premier mot qu'il me dit fut :

« — Le trésor est à moi ; je n'aime pas qu'on me vole. Il est à moi, je l'ai gagné ! Je ne suis pas de ceux qui se laissent dépouiller, entends-tu ?

« — Alors bon, répondis-je en me levant, puisqu'il est à vous, gardez-le. »

« Et je fis un pas pour me retirer.

« Lui, se levant et m'arrêtant par le bras d'un geste brusque, en grinçant des dents, me dit :

« — Écoute, combien veux-tu ?

« — Je veux la moitié.

« — La moitié ! fit-il, c'est abominable ! c'est un vol !

« — Eh bien ! gardez tout. »

« Et je gravis la première marche.

« Alors, m'arrachant presque le pan de ma souquenille, il hurla :

« — Tu ne sais rien... rien ! Tu veux m'éprouver, m'épouvanter. Je trouverai bien tout seul.

« — Pourquoi donc me retenez-vous ?

« — Allons, assieds-toi, fit-il en ricanant d'un air bizarre. Voyons, puisque tu sais... qu'est-ce qu'il y a dans le trésor ? »

« Je revins m'asseoir.

« — Il y a d'abord la couronne à six branches, en or, quatre gros diamants à chaque branche, la croix au-dessus.

« — Oui... il y a cela.

« — Et puis il y a l'épée, la grande épée à poignée d'or.

« — C'est vrai !

« — Et la coupe en or, avec des perles blanches, rouges et jaunes.

« — Oui... oui... il y a tout cela ! Je me rappelle : ma coupe, mon épée, ma couronne. On me les a laissées, je l'ai voulu ainsi ; mais je veux les ravoir.

« — Ah ! si vous voulez tout garder, m'écriai-je, furieux d'un pareil égoïsme, si vous voulez tout garder... ma foi, je m'en vais. »

« Et je partis indigné.

« Mais lui, me sautant encore une fois au bras, s'écria :

« — Nous pourrons nous entendre pour le reste. Il y a de l'or, n'est-ce pas ?

« — Oui, le cercueil est plein de pièces d'or. »

« À ces mots, il devint tout vert et dit :

« — Je garde l'or ! tu auras l'argent.

« — Mais il n'y a pas d'argent, m'écriai-je ; et d'ailleurs, s'il y en avait, je n'en voudrais pas, entendez-vous ? »

« Le vieux fou, d'un ton féroce, se mit alors à vouloir me supplier, à vouloir m'attendrir. Mais il m'était facile de voir qu'il aurait essayé de m'étrangler s'il s'était senti le plus fort et s'il n'avait pas eu besoin de moi.

« — Voyons, disait-il, écoute-moi, Nicklausse, tu es un brave garçon, tu ne veux pas me voler. Je te dis que ce trésor m'appartient ; depuis cinquante ans je le cherche. Je me rappelle l'avoir gagné il y a longtemps... bien longtemps ! Seulement, je ne peux pas en jouir par la vue, mais c'est égal, puisqu'il est à moi !

« — Eh bien ! puisqu'il est à vous, laissez-moi tranquille.

« — Tu vas le déterrer ! » hurla-t-il en sautant sur une hachette.

« Heureusement, j'avais sous la main ma grosse trique à pointe de fer, ayant prévu que la chose pourrait tourner mal. Je me mis en garde en lui disant froidement :

« — Père Zulpick, je suis venu chez vous comme ami ; vous voulez m'assassiner. Mais, prenez garde, au moindre mouvement, je vous casse la tête. »

« Il comprit cela, et, après m'avoir observé une seconde pour épier mes mouvements et juger s'il serait le plus fort, il déposa sa hachette et me dit d'une voix basse :

« — Tu veux la moitié ?

« — Oui.

« — Quelle moitié ? L'or, l'épée, la couronne ? Quoi... quoi ? parle donc !

« — On fera deux parts ; on tirera au sort. Il faut que les parts soient égales. »

« Il réfléchit un instant et dit :

« — J'accepte ! Il faut que j'accepte... mais tu me voles ; je laisse cela sur ton âme. Que le diable t'étrangle ! Il faut que j'accepte.

« — Est-ce entendu ?

« — Quand je te dis que j'accepte...

« — Oui, mais vous allez jurer sur cette croix. »

« Alors je sortis ma petite croix de bronze. En la voyant, ses yeux parurent se troubler.



« — D'où tiens-tu cela ?

« — Que vous importe. — Jurez.

« — Eh bien ! je jure... de te laisser la moitié.

« — Partage égal, au sort.

« — Oui.

« — À la bonne heure, dis-je en remettant la croix à mon cou ; maintenant nous pouvons nous entendre. Et d'abord, père Zulpick, le trésor est ici.

« — Ici ! Où cela ? fit-il en bégayant.

« — Il faut lever cette dalle, et puis piocher au-dessous. Nous arriverons sur un escalier et nous descendrons cinquante marches. Au bout se trouve un caveau, et dans le caveau le trésor. »

« En m'écoutant, ses yeux s'écarquillaient.

« — Comment sais-tu cela, toi ? fit-il.

« — Je le sais.

« — Tu en es sûr ?

« — J'en suis sûr. Vous allez voir. »

« Et j'allais prendre ma pioche au fond de la cave. Alors il bondit en s'écriant :

« — C'est moi qui veux lever la dalle ; c'est moi qui veux ôter la terre !

« — Levez la dalle, père Zulpick, piochez ! mais souvenez-vous de votre serment sur la croix. On peut être damné une fois : deux fois, ce serait trop. »

« Il ne dit rien, prit la pioche et leva la dalle.

« Je me tenais debout près de lui, avec mon gros bâton ferré, me défiant de sa folie. Plusieurs fois, je remarquai qu'il me lança un coup d'œil rapide pour s'assurer que j'étais en garde. La dalle levée, il se mit à piocher avec la rapidité du chien qui gratte la terre. La sueur lui coulait des reins. Une fois il s'arrêta en me disant :

« — Cette cave est à moi ; je ne veux pas aller plus loin. Il faut que tu sortes.

« — Souvenez-vous de votre serment sur la croix, » lui dis-je froidement.

« Il reprit son travail en répétant à chaque coup de pioche : « Tu me voles... tu me voles... tu es un voleur... tout est à moi... » jusqu'à ce qu'il atteignît la petite voûte de l'escalier. Lorsqu'il en découvrit la première pierre, tout à coup il devint pâle comme un linge et s'assit sur le tas de terre. Et comme je voulais prendre la pioche à mon tour, il se jeta dessus en bégayant :

« — Laisse cela ! c'est moi... moi qui veux tout faire... qui veux descendre le premier.

« — Très bien, allez ! »

« Il poursuivit sa besogne avec un acharnement qui ne lui permettait plus de respirer. La rage éclatait dans tous ses traits. Cependant l'ouvrage avançait ; chaque coup de pioche rendait maintenant un son creux, et subitement une pierre tomba, puis toute la voûte s'affaissa dans l'ouverture avec un bruit sourd. Le vieux cordier faillit être entraîné par les décombres. Je le retins très heureusement ; mais, bien loin de me remercier, à peine vit-il l'escalier, que dans une exaspération épouvantable il hurla :

« — Tout est à moi !

« — Et à moi, » lui dis-je d'un ton sec.

J'avais pris la lampe, il voulut l'avoir.

« — Bon, j'aime mieux ça. Marchez en avant, père Zulpick. »

« Nous descendîmes.

« La lumière tremblotante éclairait ces voûtes vieilles de dix siècles ; le bruit furtif de nos pas sur les marches sonores avait des effets étranges. Mon cœur battait d'une force à rompre ma poitrine. Je

voyais devant moi le crâne chauve du vieux cordier, sa nuque gris-bleu, son dos voûté. Peut-être à ma place aurait-il eu quelque tentation funeste ; mais, grâce au ciel, jamais la pensée du mal n'est entrée dans mon âme, Monsieur Furbach ; il faut que je vous dise cela, car la mort nous suivait ; elle guettait l'un de nous dans l'ombre. Heureux ceux qui n'ont rien à se reprocher, et qui laissent au Seigneur le soin de retirer ses créatures de ce bas monde. Il n'a pas besoin de nous pour cette terrible besogne.

« Arrivé au bas de l'escalier, Zulpick, ne voyant rien dans le caveau, me regarda d'un œil hagard ; il voulut parler, aucun son ne parvint à ses lèvres. Alors je lui montrai l'anneau scellé dans la dalle du milieu ; il comprit aussitôt, et, posant la lampe à terre, il saisit l'anneau à deux mains avec un rugissement sauvage. La sueur coulait lentement de nos tempes, cependant je restai maître de moi. Voyant l'inutilité des efforts du vieillard :

« — Laissez-moi faire, Zulpick, lui dis-je, vous n'êtes pas de force. »

« Il essaya de répondre ; en ce moment, je remarquai qu'il avait les lèvres bleues.

« — Asseyez-vous, reprenez haleine, je ne vous volerai pas votre part, soyez tranquille. »

« Mais il ne voulut pas s'asseoir et s'accroupit près de la dalle. Et tandis que je la levais, en introduisant mon pic dans les interstices de la pierre, il s'efforçait de la retenir avec ses ongles.

« — Prenez donc garde, m'écriai-je, vous allez vous faire écraser les mains ! »

« Peine perdue ; il n'entendait pas ; la fureur de l'or le possédait, et dans le moment même où, la dalle se levant, il me fallait employer toutes mes forces pour la retenir, il se glissait déjà dessous, et je l'entendais pousser des cris inhumains entrecoupés de hoquets bizarres.

« La dalle levée, je restai quelques secondes comme ébloui : le scintillement des pierreries aux reflets de la lampe me donnait le vertige. Dans ce moment, rapide comme un éclair, tous mes souvenirs effacés reparurent. Je me souvins même de ce que vous m'aviez dit à Munich : « Comment pouviez-vous voir l'or, le cercueil et le chevalier, Nicklausse, puisque vous n'aviez pas de lumière ? Reconnaissez que votre rêve n'a pas le sens commun. » Et pour répondre à cette objection, mes yeux cherchaient une lumière quelconque. C'est

alors que je vis une ouverture dans la muraille. À l'extérieur, cela ressemblait à un de ces goulots massifs, comme il s'en trouve dans tous les remparts, pour laisser transpirer l'humidité de la terre. La lune pâle regardait par ce trou et confondait ses rayons bleus avec les rayons jaunes de notre lampe.

« Tout cela, mon cher monsieur Furbach, est pour vous dire qu'en de pareils instants nos sens acquièrent une acuité surprenante ; rien ne leur échappe, pas même les circonstances indifférentes.

« Zulpick venait de saisir la couronne posée sur un coussin de pourpre vermoulu et la plaçait sur sa tête d'un air superbe. Il prit de même l'épée, puis la coupe et me regardant :

« — Voici le duc, dit-il d'un accent solennel, le vieux duc Gontran l'Avare ! »

« Et comme je soulevais un coin de la tenture, roide comme du carton, et que sous les oripeaux nous apparaissait l'or, le vieux fou, levant son épée, voulut m'en asséner un coup sur la tête, mais un gargouillement indéfinissable s'échappa de sa poitrine, et il s'affaissa en exhalant un long soupir.

« Saisi d'horreur, j'approchai la lampe et vis qu'il avait la tempe gauche d'un noir bleuâtre, que ses

yeux se retournaient dans leurs orbites et qu'une écume rosée couvrait ses lèvres.



« — Père Zulpick ! » m'écriai-je.

« Il ne répondit pas.

« Aussitôt je compris qu'il venait d'être frappé d'apoplexie foudroyante. Était-ce la vue de l'or ! Était-ce pour avoir violé son serment, en me refusant ma part du butin ? Était-ce parce que son heure était venue comme viendra la nôtre ? Que sais-je ? je ne m'en inquiétai pas ; la peur d'être surpris en de telles circonstances auprès de ce ca-

davre me glaçait le sang. On n'aurait pas manqué de m'accuser d'avoir assassiné Zulpick, ce pauvre vieillard sans force, pour m'emparer de son bien. Que faire ? me sauver et le laisser là... Ce fut ma première idée ; mais tout en gravissant l'escalier, le désespoir de perdre les richesses que j'avais tant convoitées me fit redescendre. J'arrachai des mains de Zulpick la coupe et l'épée, que ses doigts roidis tenaient comme des serres, et je les replaçai sur le cercueil ainsi que la couronne. Puis, chargeant le corps sur mon épaule, et prenant la lampe à terre, je remontai jusqu'au caveau supérieur. Là, j'étendis le vieux cordier sur son grabat, et, repoussant la terre dans l'escalier, je remis la dalle à sa place. Cela fait, j'entr'ouvris doucement la porte de la cave, regardant tout inquiet sur la place déserte. Tout dormait aux environs. Il n'était pas deux heures du matin, la lune mélancolique étendait les grandes ombres noires de Saint-Étienne sur la neige durcie. Je m'échappai vers le Schlossgarten et me glissai dans ma chambre par l'entrée du parc.

« Le lendemain, tout Brisach apprit que Zulpick était mort d'un coup de sang. Son enterrement eut lieu le jour suivant ; les vieilles commères du vil-



lage, les mariniers, les flotteurs, le conduisirent en procession au cimetière.

« Moi, je continuai durant trois semaines à traîner ma charrette. À cette époque eut lieu la vente aux enchères publiques de la cave, du grabat, de la chaise et du vieux bahut de Zulpick ; et comme il me restait les deux cents florins que j'avais gagnés à votre service, je me rendis acquéreur du tout pour la somme de trois *goulden*, ce qui ne laissa pas d'émerveiller le voisinage et maître Durlach lui-même. Comment un simple domestique pouvait-il posséder trois *goulden* ? Je fis voir à M. Durlach la note que vous m'aviez remise, et il n'y eut plus d'objections à ce sujet. Bientôt même le bruit courut au pays que j'étais un richard, qui traînait des charrettes pour accomplir un vœu de contrition. D'autres prétendaient que je m'étais déguisé en domestique, pour racheter à bas prix les décombres de Vieux-Brisach, et les revendre ensuite en bloc à l'empereur d'Autriche, lequel se proposait de reconstruire les châteaux des Habsbourg de fond en comble à l'instar du XII<sup>e</sup> siècle, d'y remettre de vieux reîtres, des chapelains et des évêques. Quelques-uns, plus judicieux, inclinaient à croire que je voulais fonder tout bonnement, à

Brisach, une fabrique de chapeaux de paille comme il s'en trouve en Alsace.

« M<sup>lle</sup> Fridoline n'était plus la même avec moi depuis mon acquisition ; elle ne savait trop que penser de tous les bruits qui circulaient sur mon compte, et se montrait plus timide, plus réservée qu'autrefois. Je la voyais rougir à mon approche, et lorsque j'annonçai l'intention de retourner dans mon pays, elle devint fort triste. Il me parut même le lendemain qu'elle avait pleuré, circonstance qui me fit grand plaisir, car j'avais résolu d'accomplir mon rêve dans toutes ses parties, et ce qui m'en restait n'était pas le moins agréable.

« Que vous dirai-je encore, mon cher monsieur Furbach ? La suite de mon histoire est facile à comprendre. Lorsque, enfermé la nuit dans ma cave, la porte bien close, je redescendis dans le caveau, et que je me vis cette fois bien en possession du trésor ; lorsque je calculai ces immenses richesses, et que je me dis qu'à l'avenir le besoin ne saurait m'atteindre, comment vous exprimer le sentiment de reconnaissance qui s'empara de tout mon être ? Comment traduire en paroles les actions de grâces qui s'élevèrent du fond de mon âme ?

« Et plus tard, quand j'eus opéré à Francfort l'échange de quelques centaines de mes pièces d'or, chez le banquier Kummer, émerveillé de l'antiquité de cette monnaie remontant aux croisades, et que je revins à Vieux-Brisach en grand seigneur, sur le dampschiff *Hermann*, que j'avais attendu tant de fois les pieds dans la neige, comment vous peindre l'étonnement, le ravissement de Fridoline, toute rouge, tout émue, en me voyant prendre place à la table des voyageurs ; les félicitations affectueuses du père Durlach et la confusion de Katel, qui s'était permis de me tutoyer et de me traiter même quelquefois de fainéant, lorsque je lui paraissais trop mélancolique, et que je soupirais au coin de lâtre ! Pauvre Katel, elle le faisait dans les meilleures intentions du monde, elle me rudoyait un peu pour relever mon courage ; mais alors, qu'elle parut confuse, interdite et stupéfaite, d'avoir maltraité ce grand personnage qu'elle voyait là, gravement installé devant la table, dans son *witchoura* vert-dragon, doublé de zibeline !

« Ah ! Monsieur Furbach, qu'il y a de singuliers contrastes dans le monde, et que le vieux proverbe : « l'habit ne fait pas le moine », a tort ! On a beau déprécier l'argent, comme il vous pose un homme ! Je me rappellerai toujours qu'au moment

où j'ouvris ma malle, et qu'en ayant tiré ma cassette je l'ouvris sur la table, le bon vieux Durlach, très prudent de sa nature, et qui jusqu'alors avait un peu douté de la solidité de mon opulence, voyant tout à coup l'or briller, tira très humblement son bonnet de soie noire et dit d'un air fâché à Fridoline :

« — Allons donc, Fridoline, avance le fauteuil pour M. Nicklausse ; tu ne penses jamais à rien ! »

« Et quand je dis au bonhomme que le plus cher de mes vœux était d'obtenir sa petite fille en mariage, lui qui quelques semaines avant, se serait indigné d'une proposition pareille et m'aurait bien vite montré la porte, il en parut tout attendri :

« — Comment donc, mon cher monsieur Nicklausse, mais certainement, c'est un grand honneur pour nous ! »

« Il y mit pourtant une condition, c'est que je resterais au Schlossgarten, — « ne voulant pas, dit-il, qu'un établissement fondé par son aïeul tombât entre des mains étrangères. »

« Fridoline, assise dans un coin, pleurait tout bas.

« Et quand, m'agenouillant devant elle, je lui demandai :



« — Fridoline, m'aimez-vous ? Fridoline, voulez-vous être ma femme ? »

« C'est à peine si la pauvre enfant put me répondre :

« — Vous savez bien, Nicklausse, que je vous aime ! »

« Ah ! Monsieur Furbach, de pareils souvenirs nous forcent à bénir cet or si méprisable, car lui seul rend possibles de tels bonheurs ! »

Nicklausse se tut et resta longtemps rêveur, le coude sur la table, le front dans sa main. Il semblait voir défiler dans son esprit tous les bons et les mauvais jours écoulés ; une larme tremblotait dans ses yeux. Le vieux libraire, la tête inclinée, se perdait lui-même dans des rêveries qui ne lui étaient point habituelles.

— Mon cher ami, dit-il tout à coup en se levant, votre histoire est merveilleuse ; mais j'ai beau réfléchir, je n'y comprends rien. Serait-ce un effet magnétique, et la petite croix que vous m'avez fait voir à Munich aurait-elle appartenu à Gontran l'Avare ? Qui sait ? Dans tous les cas, je suis sûr que je vais faire des rêves épouvantables. »

Nicklausse ne répondit pas ; il s'était levé et reconduisit son ancien maître en silence.

La lune bleussait les hautes fenêtres de la salle, il était près d'une heure du matin.

Le lendemain, M. Furbach, embarqué sur le dampschiff, avait repris la route de Bâle. Il levait la main en signe d'adieu, et Nicklausse lui répondait en agitant son feutre.

# Ce livre numérique

a été édité par la  
*bibliothèque numérique romande*

<https://ebooks-bnr.com/>

en février 2017.

## — Élaboration :

Ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique : Lise-Marie, Françoise.

## — Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : *Œuvres complètes illustrées (Romans nationaux illustrés, Contes fantastiques, Contes des Bords du Rhin, Contes populaires, Histoire du Plébiscite)*, Paris, Hetzel, s.d. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page, *Brissach, vu depuis le Rhin*, a été prise par Johannes Aubele en août 2003 (Wikimédia, licence CC Attribution-Share Alike 3.0 Unported).

## — Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bourlapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

## — Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

## — Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse :

[www.noslivres.net](http://www.noslivres.net).